

Pour traduire : traduction - transconnotation
Translation and Transconnotation
Para traducir, traducción transconnotación

François PERALDI

Volume 5, Number 2, novembre 1973

Sémiologie et idéologie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001548ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001548ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

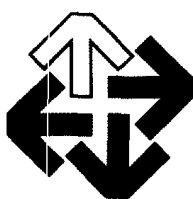
Cite this article

PERALDI, F. (1973). Pour traduire : traduction - transconnotation. *Sociologie et sociétés*, 5(2), 91–108. <https://doi.org/10.7202/001548ar>

Article abstract

Returning to a triple conception of the Sign (which the Stoics tell us comes from Peirce), we have pointed out the most common processes in translation (whether it be reformulation, translation properly speaking or intersemiotic translation, to take the distinctions introduced by Jakobson) this is done on three levels: 1) Denotation: the relationship with the Real, with the Object (in the psychoanalytic meaning of the term) ; 2) Meaning (or the value of the Sign) in the sense that the logicians Frege and Wittgenstein give it; 3) Connotation: hidden meaning, counter-communication, ideological penumbra, and even contre-sens.

Pour traduire : traduction-transconnotation



FRANÇOIS PERALDI

JAKOBSON remarque que «s'il nous fallait traduire en français la formule traditionnelle *traduttore, traditore*, par le traducteur est un traître, nous priverions l'épigramme italienne de sa valeur paronomastique¹».

En fait, nous ne sommes pas contraints de traduire l'épigramme comme le propose Jakobson, et nous pouvons en conserver la valeur paronomastique en la traduisant par: *traducteur, traditeur*. Est-ce une traduction satisfaisante? Sur le plan de l'*expression*, la paronomase si importante dans l'épigramme italienne est respectée; sur le plan du *contenu* (celui du Signifié) le sens littéral est pratiquement identique «un traditeur est un traître» nous dit le Robert.

Toutefois, nous sentons bien que quelque chose «cloche» sur quoi nous achoppons et qui nous fera plusieurs remarques:

1) La formule italienne est très connue, non seulement traditionnelle, comme le souligne Jakobson, mais occidentalement universelle: elle vient à l'esprit dès que l'on parle de traduction, «elle sort de la bouche comme un bâton» (Kafka): j'entends par là qu'elle constitue un de ces syntagmes figés, condensés par l'usage, un *stéréotype culturel*, dont la force paronomastique souligne la valeur idéologique de condamnation sans appel, de vérité absolue.

1. Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Paris, Ed. de Minuit, 1963, plus particulièrement: aspects linguistiques de la traduction, p. 86.

Prenez « traducteur », puis « traditeur », placez-les côte-à-côte, ils restent hétérogènes, ils restent là comme deux mots côte-à-côte, comme deux bornes.

2) Le mot *traditore* est, en italien, fort courant, et surchargé d'une multiplicité de tonalités affectives. Le *traditore* est certainement beaucoup plus présent dans la mythologie italienne que le traître dans la nôtre; quant au traditeur, son emploi depuis le XVI^e siècle s'en est presque complètement perdu sauf au XVII^e pour l'usage ecclésiastique où son sens est légèrement différent.

Tout ce sens diffus, fait d'affectivité, de traits à caractère mythique qui flottent autour du *traditore* italien, est complètement absent autour du traditeur français qui lui, par contre, s'auréole de la marque de la préciosité et du suranné, à la limite d'un certain pédantisme savant.

Ainsi, *transgressant* l'interdit, nous avons traduit l'intraduisible et ce faisant, nous glissons vers ce que le stéréotype avait pour fonction d'obturer, de barrer ne le désignant que pour le condamner, et qui est là au cœur même de toute Écriture, de tout Texte, de toute pratique linguistique : la *Différence*, autour de quoi se joue l'opération traduisante.

DÉNOTATION, SIGNIFICATION, CONNOTATION

Dans le très court exemple que nous avons choisi de traduire de l'italien au français, nous avons parlé d'un *entour* de Signe, et c'est au niveau de cet entour du signe que nous avons repéré la différence irréductible entre les deux formules; puisqu'au niveau du Signe lui-même, nous pouvions considérer comme *fidèle* la traduction au niveau du plan de l'expression (valeur paronomastique et phonique) ainsi qu'au niveau du plan du contenu (sens littéral de *traditore* et de traditeur). On pourrait même ajouter, car nous y reviendrons plus loin, que dans les deux versions (italienne et française) de l'épigramme, la dénotation est la même; ou bien encore, avec la terminologie de Peirce, que ces deux *representamina* ont le même objet.

La distinction dans le Signe d'un plan de l'expression et d'un plan du contenu est, on le sait, due à Hjelmslev, qui les utilise pour « désigner les fonctifs qui contractent la fonction sémiotique² », qui reprend la théorie de F. de Saussure (et à sa suite L. Weisgerber) qui conçoit le Signe, non pas comme l'expression d'un contenu qui lui serait extérieur, mais comme un tout formé par une expression: le Signifiant, et un contenu: le Signifié.

Barthes³ présente graphiquement le Signe hjelmslévien: « Il y a relation (R) entre le plan d'expression (E) et le plan de contenu (C): E.R.C.

Hjelmslev nomme *langages de dénotation* « ceux dans lesquels aucun des deux plans (E et C) n'est à lui seul un langage ». Puis il postule l'existence de deux autres types de langages dans lesquels soit E soit C sont à leur tour

2. Louis Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Ed. de Minuit, 1966.

3. Roland Barthes, *Éléments de sémiologie*, communication n° IV, Paris, Ed. du Seuil, 1964.

constitués par un langage E.R.C., qu'il nomme langages de connotation et métalangages⁴.

La représentation graphique de Barthes « permet de rendre compte économiquement et sans falsification métaphorique » de ces deux langages extensifs à un premier.

Dans le premier cas, le premier langage constitue le plan d'expression du second qui est alors nommé langage de connotation :

2 E R C
I E.R.C.

Dans le second cas, le premier langage constitue le plan du contenu du second ; il s'agit de métalangages :

2 E R C
I E.R.C.

Nous abandonnons ici la question des métalangages pour centrer notre attention sur les langages de connotation dont on voit « qu'ils forment un système dont le plan d'expression est constitué par un système de signification⁵ », c'est-à-dire qu'un sens, un contenu flotte autour (ou sur) d'un langage articulé premier qui, lui aussi, possède un sens, un contenu : « comme une poussière d'or » écrit Barthes pour qui « le sens est d'or ». C'est bien dans le plan de cet entour, de la connotation, que nous avons achoppé à traduire l'épigramme italienne ; et c'est aux problèmes que pose à la traduction la connotation que nous voulons arriver ici, à la traduction vue comme *transconnotation*. Toutefois ayant posé (avec Hjelmslev) l'hypothèse d'un tel langage, nous avons à l'envisager corrélativement à la dénotation et au sens dont il forme l'entour.

DÉNOTATION

Martinet dans l'opposition de dénotation à connotation retrouve en grande partie la distinction entre « éléments intellectuels et éléments affectifs du langage⁶ », et par dénotation il entend le sens d'un mot tel qu'il peut se repérer au sein du système que constitue la langue par rapport aux autres signes, et précisé dans le contexte dans lequel il apparaît : ceci dans un langage dont les signes ne sont constitués que par un Signifiant et un Signifié, sans que soit poussée plus avant l'analyse de ce Signifiant et de ce Signifié comme le fait Hjelmslev.

Dès les *Mythologies* (1956), Barthes n'a cessé de reprendre dans sa recherche l'opposition Dénotation/Connotation. La dénotation étant « ce sens simple » (dont il parle à propos d'un exemple de grammaire repris à Valéry : « *Quia ego nominor leo* », « car moi je m'appelle lion ») le sens de ce premier système E.R.C. qu'est la langue naturelle, celle que nous utilisons

4. Louis Hjelmslev, *Prolégomènes*, chap. 22 : « Langages de connotation et métalangages », 1971.

5. Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Ed. du Seuil, 1957, en particulier : le mythe aujourd'hui.

6. André Martinet, *Eléments de linguistique générale*, Paris, A. Colin, 1960.

immédiatement. La connotation vient se greffer sur ce premier système dans son ensemble et signifie «en second lieu et clairement, «je suis un exemple de grammaire destiné à illustrer la règle d'accord de l'attribut». À l'époque, ce second système, extensif à la langue, Barthes le nommait *mythe*. C'est plus tard lorsqu'il proposera les *Éléments de sémiologie* que le mythe prendra le nom de Connotation.

Nous ne garderons pas à la dénotation un sens aussi général (que la dénotation soit tout le sens vrai, canonique d'un texte considéré comme univoque, conception du texte que Barthes attribue aux philologues) ou qu'elle soit le centre, le foyer, autour de quoi s'éploieront les sens multiples de la ou des connotations. Nous préférons conserver au mot Dénotation le sens plus restreint et spécifique que lui donnent les logiciens. Frege⁷, par exemple, la définit comme «l'*objet* même que nous désignons par un nom», en l'opposant à «la *représentation* que nous y joignons et qui, elle, est entièrement subjective» (un peu comme les valeurs affectives dont parle Martinet, qui se greffent au signe dans le contexte toujours particulier, de leur apprentissage), et en plaçant entre les deux (dénotation et représentation) le *sens* «qui n'est pas subjectif comme l'est la représentation, mais qui n'est pas non plus l'objet lui-même». Le sens étant donné (à la différence de la Dénotation et bien sûr de la représentation) à quiconque «connaît suffisamment la langue ou l'ensemble des désignations dont il fait partie».

Nous garderons donc la Dénotation comme la référence du Signe à la chose (qui est le sens que Frege et à sa suite Russel et Weinreich donnent à ce terme en faisant un critère de classification des Signes, ce qui n'est pas ici notre objet) non pas pour réintroduire l'Objet, le monde réel, dans la linguistique, mais parce que dans l'opération traduisante on ne peut pas ne pas passer par l'Objet, et parce que seule la dénotation nous permet ou nous interdit d'opérer une traduction. Que l'on se réfère au premier chapitre de *la Pensée sauvage* de Lévi-Strauss⁸ où l'on verra que chez certains Indiens les principes de classification (donc de nomination) des choses, étaient radicalement différents des nôtres: une infinité de variétés d'animaux et de végétaux que nous nommons différemment, porteront chez eux le même nom, alors qu'un arbre qui n'aura pour nous qu'un seul nom sera nommé par eux de diverses façons selon son âge, son origine, ou les utilisations possibles à quoi il sera destiné. Dans le premier cas un même nom dénote des choses très différentes, dans le second, des noms différents dénotent la même chose, ceci dans une langue et à l'inverse de l'autre. Ce qui se perd ici au niveau de la dénotation sera à reprendre au niveau du sens et de la connotation.

Mais avant de quitter la question de Dénotation, je voudrais pointer l'importance centrale qu'a, en psychanalyse, ce rapport du Signe à l'Objet. Freud⁹ a montré comment ce qui constituait l'Inconscient n'était pas tant les pulsions issues du biologique que ce qui, dès les premiers âges, vient s'y rattacher et qu'il nomme *Vorstellungsrepräsentanz* ce que Laplanche et Pontalis¹⁰

7. Gotlob Frege, *Ecrits logiques et philosophiques*, Paris, Ed. du Seuil, 1971.

8. Claude Lévi-Strauss, *la Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.

9. Sigmund Freud, *Métapsychologie*, Paris, N.R.F., «Idées», 1949.

10. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 1968

traduisent par «représentant-représentation». Ce sont les représentants-représentation qui subissent le Refoulement mais vont toutefois proliférer, constituant l'Inconscient. Il ne fallait pas à Lacan beaucoup forcer la lecture de Freud pour voir dans ces *Vorstellungsrepräsentanz* des *signifiants*. Dans ses séminaires (repris dans les *Écrits*¹¹), Lacan développe toute une lecture de Freud (qui préparait un traducteur éventuel de Freud à traduire enfin les *Gesammelte Werke* toujours en attente) dans cette perspective précisément qui nous intéresse que «l'Inconscient est structuré comme un langage».

Ses élèves, Laplanche et Leclaire¹², ont précisé la conception lacanienne du langage en tant qu'il se déroule sur deux plans: conscient et inconscient; nous y reviendrons plus loin lorsque nous parlerons du sens.

Leclaire¹³, par ailleurs (et nous revenons à la dénotation), nous montre, et avec quelle clarté, que tout le travail de l'analyse de dévoilement de l'Inconscient (en tant qu'il est structuré comme un langage, ce qui nous permet de donner à ce dévoilement le nom de lecture) tend à nous faire repérer dans le discours du patient ces Signifiants (*Vorstellungsrepräsentanz*) qui ne se manifestent qu'entre les mots, dans les failles, les lapsus, les aspérités de ce discours. Représentants qui se reconnaissent en ce qu'ils viennent combler les lacunes du discours du Sujet, mais aussi en ce «qu'une angoisse mortelle un ravissement fabuleux ou une terreur panique est irrépressiblement liée à eux». Ces représentants sont les tenants-lieux ultimes de l'Objet (Objet du besoin: le sein nourricier par exemple, devenu Objet du désir: le sein érotique).

L'angoisse, le ravissement, la terreur étant le Signe de la proximité du réel. Le lien entre l'ordre de la lettre (celui du Signifiant) et celui du Réel, absolument hétérogène à l'autre, c'est le *phallus*, à la fois *lettre et objet*. Nous dirons par exemple la lettre qu'en cet instant j'écris, et tout à la fois ce stylo que je tiens bien en main (rendant ainsi à stylo son sens étymologique de colonne) pour écrire. Mais tout aussi bien la lettre *et* l'œil qui en ce moment même lisent ces mots (peut-être afin de les traduire). Car c'est bien dans cette oscillation entre une activité qui unit la Lettre à l'œil et qu'on appelle lecture et cette autre activité qui unit la lettre au stylo que l'on appelle Écriture, que se joue l'opération traduisante conçue par nous comme *lectécriture*. On pourrait ajouter pour rejoindre la pensée de Deleuze et de Guattari¹⁴ que les couples œil-lettre lettre-stylo fonctionnent comme les machines désirantes: flux et coupage de flux: flux du syntagme et découpage par l'œil de la lecture; flux de l'encre et découpage en signes, en lettres, par les mots de l'écriture.

Si nous avons fait un tel détour au-delà des confins peut-être de la Sémiologie, en ce lieu où la lettre s'articule au Réel, le langage à l'Objet, c'est parce que l'opération traduisante naît en ce confin et que traduire nous y renvoie lorsque se pose au traducteur un problème de Dénotation, ou ce problème que nous ne pourrions en aucun cas exclure de la traduction, de son Désir. *Long* en chinois peut se traduire en français par Dragon. L'objet dénoté est le même (quand bien même n'existe-t-il pas dans la Nature), mais le Sens diffère.

11. Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Ed. du Seuil, 1966.

12. J. Laplanche et S. Leclaire, *l'Inconscient*, IV^e colloque de Bonneval, Paris, Desclée de Brouwer, 1966.

13. Serge Leclaire, *Démasquer le réel*, Paris, Ed. du Seuil, 1971.

14. G. Deleuze et Guattari, *l'Anti-Œdipe*, Paris, Ed. de Minuit, 1972.

SENS

«Il est extrêmement difficile de parler du sens et d'en dire quelque chose de sensé» nous avertit Greimas au seuil du grand ouvrage qu'il lui consacre¹⁵. Malheureusement pour lui le traducteur ne peut même pas songer, comme certains linguistes ont cru pouvoir le faire, mettre le sens entre parenthèses. Au contraire nombreux sont les traducteurs qui, comme Valéry Larbaud¹⁶, l'ont souligné: «La bonne traduction peut être définie comme «une parfaite transfusion du sens de l'original.»

Il ne s'agit pas pour nous de discuter ici de ce qu'est le sens, mais plutôt comment il se manifeste, autrement dit de le repérer dans ses *effets*, et où il se manifeste, c'est-à-dire quel en est le lieu. Nous demandons au sens comment il fonctionne dans l'actualisation (la Parole) d'un système de Signes (la Langue).

Je lis: «Charles a beaucoup ri quand je lui ai raconté l'histoire de...¹⁷». Que me dit le mot Charles, qu'il me soit présenté isolément ou dans le contexte de cette phrase du *Journal* de Green?

Rien, si ce n'est qu'il *dénote* quelqu'un, un individu. Quand au sens, on ne peut pas dire que ce mot ait un sens ou qu'il signifie quoi que ce soit.

L'une de mes patientes, en psychanalyse, ne prononçait jamais les noms de ses frères et sœurs. Elle disait: «celui qui est jésuite». Ce qu'il lui fallait à *tout prix* éviter, c'était précisément la proximité du Réel et, dans ce cas, du Réel comme Objet de Désir, ce pourquoi elle ne pouvait nommer ses frères et sœurs qu'en référence à un *réseau de significations* (un de mes frères qui est jésuite) en évitant le nom propre (Philippe) qui ne signifie rien, mais dénote le Réel, ce qui en fait ce «Signifiant appauvri fait de notre familiarité avec les choses¹⁸». La familiarité dans le cas de cette patiente étant son Désir incestueux du frère.

Je lis dans *les 120 Journées de Sodome* de Sade, que l'un des quatre libertins se nomme Curval (peu importe qu'il soit président). Le mot dénote un homme (qui, en fait, n'a pas d'existence réelle, mais qu'importe). Lisant Sade, je ne peux m'empêcher de dissocier le mot en ses deux composantes principales *cu* et *val* (le *r* faisant plutôt office de liaison): un cul comme un val, me dit la comparaison avec les termes du paradigme. Suis-je autorisé à faire *signifier* ainsi ce nom? Bien sûr, le Texte d'ailleurs m'y autorise: je lis: «...couvert de poils comme un satyre, un dos plat, des fesses molles et tombantes qui ressemblaient plutôt à deux sales torchons flottant sur le haut des cuisses; la peau en était tellement flétrie à force de coups de fouet qu'on la tortillait autour des doigts sans qu'il le sentît. Au milieu de cela [comme un val entre deux collines](c'est moi qui l'ajoute) s'offrait sans qu'on eût la peine d'écarter un orifice immense dont le diamètre énorme, l'odeur et la couleur le faisait plutôt ressembler à une lunette de commodité qu'au trou d'un cul.»

«Vue sous cet angle, la dénotation est à la fois le lieu de l'instauration du sens et de son retrait¹⁹.» En effet, comme Teilhard de Chardin lorsqu'il com-

15. Algirdas Greimas, *Du sens*, Paris, Ed. du Seuil, 1970.

16. Valéry Larbaud, *Sous l'invocation de saint Jérôme*, Paris, N.R.F., «Bibliothèque de la Pléiade», 1946.

17. Julien Green, *Entendus la douce nuit*, Paris, Ed. Plon, 1943-1945.

18. Algirdas Greimas, *Du sens*.

19. *Ibid.*

bine ses petites modécules désirantes, parvient à ce seuil où il peut s'écrier : « La Vie, voici, la Vie ! », je puis m'écrier : « Le Sens, voici le Sens ! ». Disons tout de suite, en aparté, que le problème de la traduction ne se pose pas pour Charles (au niveau du sens) mais qu'il se pose pour Curval.

Reprenons les opérations qui nous ont permis, dans un Signifiant appauvri (plan de la dénotation) de repérer, ou d'introduire, mieux, *d'instaurer* du Sens : dans le mot de Curval (en fait il convient de reconnaître que le choix d'un nom propre est contestable, mais il est éclairant à titre de métaphore) nous avons opéré une dissociation au niveau du plan de l'expression (du Signifiant) entre deux syllabes : Cu et Val, profitant de ce que la Langue est une combinatoire d'éléments à plusieurs niveaux d'articulation²⁰. Tout de suite une plongée dans ce « trésor » qu'est la langue (ou dans ce que l'on pourrait appeler la réserve paradigmatique) nous permet de repérer deux termes, deux Signes (deux Signifiants accolés chacun à un Signifié) Cul et Val (dans le sens de vallée). Ici le paradigme est de l'ordre du plan de l'expression, les mots s'attirent dans le paradigme du fait de leur proximité phonique. Dans le cas du mot traditeur c'est dans l'ordre du Signifié que nous avons inventorié le paradigme pour, au-delà du mot traître qui nous faisait manquer la valeur paronomastique de l'épigramme, trouver le mot traditeur doué du même sens, mais dont le Signifiant est mieux approprié au niveau de l'expression globale de la formule à traduire.

Le Sens apparaît par confrontation aux autres Signes qui constituent ce système qu'est la langue, c'est bien ce que Frege donnait comme critère d'appréhension du Sens : « Le sens du mot est donné à quiconque connaît suffisamment la langue...²¹ », pour le différencier de la Dénotation, en précisant d'ailleurs « que l'on pourrait avoir un sens, sans pour autant avoir avec certitude une dénotation ».

Ce qui nous retiendra ici un instant est un certain parallélisme entre l'expression et le contenu. En effet (et la linguistique l'a bien montré) si l'on peut concevoir la langue comme un système de Signes à plusieurs niveaux d'articulation dont Martinet a montré qu'ils répondaient à un principe d'économie, en précisant les deux niveaux d'articulation : celui de monèmes et celui des phonèmes (d'ailleurs eux-mêmes constitués de traits distinctifs ou de phèmes pour reprendre la terminologie de Greimas) repérables dans le plan de l'expression, on peut concevoir en fonction de l'hypothèse d'isomorphisme entre les deux plans du contenu. C'est ce que tente Greimas qui distingue de grandes unités sémantiques : les sémèmes, très nombreuses, et d'autres constitutives des sémèmes, beaucoup moins nombreuses, les sèmes (ceci en dehors de toute considération de dimensions) : « On dira, conclut Greimas, qu'il existe un isomorphisme entre les sèmes et les phèmes, et que, comme la combinaison des phèmes produit des phonèmes, la combinaison des sèmes produit des sémèmes²². »

Ce qui intéresse le traducteur dans cette série d'hypothèses, c'est qu'elles permettent de fixer les limites de la traduction : en effet, on sait par exemple

20. André Martinet, *Éléments de linguistique générale*.

21. Gotlob Frege, *Ecrits logiques et philosophiques*.

22. Algirdas Greimas, *Du sens*, « La structure sémantique », p. 39 et s.

qu'*avant de parler*, dans la période dite du gazouillis, un bébé possède dans son gazouillis, qui est une sorte de langage articulé au seul second niveau, celui des phonèmes, la totalité des phonèmes et des phèmes (ou traits distinctifs) qu'un gosier humain peut articuler, et que l'on retrouve dans l'ensemble des langues existantes. On sait aussi (je renvoie pour tout cela aux études de Jakobson sur le langage enfantin) que lorsque l'enfant accède à la Parole, c'est-à-dire au premier niveau d'articulation, il perd tous les phonèmes qui ne sont pas utilisés dans sa langue maternelle (mais qui peuvent l'être dans d'autres langues) et il aura par la suite, dans l'apprentissage de ces autres langues les plus grandes difficultés à *ré-acquérir* certains de ces phonèmes perdus.

Je pense qu'ici l'on peut prolonger cet isomorphisme hypothétique entre expression et contenu pour dire seulement que l'on peut postuler (et les travaux de Lévi-Strauss ne peuvent que le confirmer) que, comme d'une langue à l'autre certains phèmes disparaissent ou apparaissent, certains sèmes feront de même qui se déploieront alors en sémèmes exclusivement propres à telle langue ou communs à plusieurs. On pourra remarquer également que, comme certains phèmes sont communs à toutes les langues, certains sèmes le sont également qui sont ce que l'on pourrait nommer les *universaux du langage*. Cette seconde hypothèse fonde *absolument* la validité de la traduction, alors que la première en marque les limites.

Bien sûr il reste à inventorier ce que peuvent bien être, d'une part ces unités sémantiques minimales: les sèmes et, d'autre part, les sèmes universaux. Je pense qu'à ce niveau le traducteur, s'il veut s'en donner les moyens, occupe une place privilégiée pour travailler avec les linguistes et les anthropologues à un tel inventaire.

Mais pour en revenir au Sens que nous avons cru pouvoir donner à Curval, nous avons dû procéder à une seconde opération, celle du recours au contexte dans lequel ce nom est apparu, à savoir le texte de Sade.

À propos d'une telle opération, Wittgenstein²³ fait la remarque suivante: «les mots *«Gottlob! Noch etwas Weniges hat man geflüchtet — nor den fingern der Kroaten»*, avec le ton de voix et le regard qui les accompagnent, semblent déjà porter en eux toutes les nuances de leur signification. Mais cela seulement parce que nous les connaissons comme un passage d'une scène déterminée. En fait on pourrait bâtir une toute autre scène autour de ces mots (dits sur le même ton) pour montrer comment ce qui fait leur âme propre réside dans l'histoire à laquelle ils appartiennent (Fiche 176)».

Plus éclairante encore à ce sujet est la démarche de R. Roussel²⁴ lorsqu'il nous explique (dans *Comment j'ai écrit certains de mes livres*) comment il a conçu les *Impressions d'Afrique*. Roussel part d'une phrase tout à fait banale: «les lettres du blanc sur les bandes du vieux billard»; il s'agit de lettres de l'alphabet tracées à la craie (le blanc) sur les bords du meuble nommé billard. Il suffit d'une infime variation du contexte (un b que Roussel transforme en p) pas même une variation phonématique, tout juste une modification phémique, pour que tous les mots changent de sens: «les lettres du blanc sur

23. Ludwig Wittgenstein, *Fiches*, Aix-en-Provence, C.N.R.S., 1970.

24. Raymond Roussel, *Comment j'ai écrit certains de mes livres. Impressions d'Afrique*. Paris, J.-J. Pauvert, 1963.

les bandes du vieux pillard» il s'agit alors des missives qu'un voyageur (blanc) envoie à propos d'une bande de noirs sous la domination d'un roi pillard dont il est le prisonnier. Le sens par la suite se déploiera par une fantastique *prolifération* de termes et d'incises entre les termes des deux phrases.

C'est également à ce déplacement, à cette prolifération mais aussi à sa détermination par le contexte que fait référence E. Pound²⁵ lorsqu'il dit : «Toute idée générale ressemble à un chèque bancaire, sa valeur dépend de celui qui le (ou la) reçoit.»

Si un chèque d'un million de dollars est contextualisé par la signature de Rockefeller il signifie beaucoup d'argent, s'il est contextualisé par celle de Pound lui-même, c'est une blague. Ce qu'il est important de souligner ici, c'est bien que hors-contexte, un signe ne signifie rien en soi. Il lui faut, pour «prendre sens» le contexte de la langue au système de laquelle il appartient *et* le contexte de son occurrence *simultanément*.

Or ici, c'est le contexte de son occurrence qui pour nous limitera la notion de Sens et marquera la limite avec la notion de connotation.

En effet, si le contexte a pour fonction de préciser et de déterminer pour un Signe un Sens apparemment privilégié (dans l'espace de son contexte) qui rend possible la communication, nous verrons que la notion de *texte* vient introduire avec les connotations une contre-communication, un brouillage, «un double sens» comme dit Deleuze pour qui «le sens est toujours double²⁶», un sens second et multiple, divers, ondoyant, changeant, historiquement et idéologiquement marqué.

C'est pourquoi la distinction des notions de *contexte* et de *texte* est importante en ce qu'elle trace la limite, le pliage, entre le sens des énoncés et la connotation qui se rabat sur ces énoncés.

Revenons au Sens. En ce point, et dans les limites que nous avons indiquées, le traducteur ne devrait pas rencontrer de difficultés. En fait, au niveau du seul sens, tel que les deux opérations dont nous avons parlé nous permettent de l'appréhender, le langage semblerait tendre (ou devrait tendre, c'est en tout cas le vœu de Wittgenstein) vers ce qu'il nomme un langage logiquement parfait et dont il postule l'existence dans son *Tractatus logico-philosophicus*²⁷. Un tel langage posséderait *a)* des règles de syntaxe prévenant le non-sens; *b)* des symboles simples ayant toujours une signification unique et déterminée.

Si Wittgenstein postule les conditions d'existence d'un tel langage «c'est parce que la fonction entière d'un langage est d'avoir une signification et que celui-ci ne remplit cette fonction qu'au fur et à mesure qu'on approche du langage idéal postulé».

Le Sens est donc ce qui dans les opérations de repérage dans le procès (le Contexte plus ou moins déterminé de son occurrence) et le système (la langue) apparaît comme tendant vers l'invariance. Bien entendu un tel sens n'échappe pas aux transformations ni au devenir historique; pensez au sens des mots

25. Ezra Pound, *A.B.C. de la lecture*, Paris, N.R.F., «Idées», 1967.

26. Gilles Deleuze, *Logique du sens*, Paris, Ed. de Minuit, 1969.

27. Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, introduction de B. Russel, Paris, N.R.F., 1970.

« attraction gravitique » dans le contexte copernicien et képlérien, et à son devenir chez Newton²⁸.

C'est pourquoi si la traduction du Sens, dans les limites où elle est possible, peut et doit être exacte, elle est liée aux conditions d'existence du Sens et doit être datée. Ce sont peut-être les langages scientifiques (culturellement marqués) à quelques réserves près qui nous offriraient au plus près l'exemple de ce que nous entendons par *Sens*.

Les problèmes du Sens deviennent beaucoup plus complexes dans le discours parlé ou même le discours qui ne serait ni scientifique ni littéraire (nous verrons que c'est au niveau du discours littéraire qu'interviennent les notions de texte et ce pliage de la connotation sur le Sens). Nous ne les aborderons pas ici si ce n'est pour en dire un mot, et parce que nous voulons seulement repérer quelques nœuds où se joue l'opération traduisante. En effet si le discours de la physique constitue le contexte de « l'attraction gravitique » et si ce discours est relativement bien déterminé, dans les cas des discours non scientifiques le Contexte est beaucoup plus difficile à déterminer, il faudrait sans doute introduire la notion de *Sociolecte*, proposée par Barthes dans un séminaire inédit, pour dépasser la notion d'idiolecte, mais conserver celle d'usage restreint de la Langue pour un groupe social donné. Barthes donne maints exemples dans ses *Mythologies* de cette « disparité des langages (des sociolectes) au sein d'une même Langue, et « de leur clôture impénétrable ». Je citerai ici un exemple personnel lié à ma pratique psychanalytique : au cours d'un groupe de parents d'enfants psychotiques, j'avais simultanément affaire à des paysans jurassiens et à des ingénieurs belges. Les premiers parlaient de « coups de pied dans le cul » les seconds « d'éthique » et de « discipline ». Sans doute parlaient-ils de la même chose dans leur contexte socio-culturel propre, mais pour les ingénieurs le « coup de pied au cul » est une grossièreté qui signifie la violence, pour les paysans la « discipline » et l'« éthique » sont des mots dépourvus de sens. On devine la complexité de la tâche du traducteur lorsqu'il s'agit pour déterminer le Sens, de percevoir d'abord le Sociolecte dans quoi il se manifeste et de trouver, s'il existe, le Sociolecte équivalent dans quoi il le rendra, tant il est vrai qu'au niveau du langage quotidien il n'existe pas de Langue pure, de Langue de référence.

Avant de quitter le Sens pour la connotation, je voudrais encore pointer deux problématiques par rapport à deux niveaux d'appréhension d'un énoncé, assez peu explorés, mais qui posent au traducteur des questions et des difficultés particulières :

1) Dans le cas d'une appréhension psychanalytique d'un énoncé (je serai ici extrêmement sommaire) il convient de faire référence à la conception lacanienne du signe : $\frac{S}{s}$, où S est la chaîne métaphorique du discours, chaîne dans laquelle « le Signifiant représente le Sujet pour un autre Signifiant » ; s, est le refoulé (pas à proprement parlé un signifié, car dans la chaîne signifiante du discours entendu, lu, analytiquement, il n'y a pas de sens, mais des ruptures de sens, des cassures, des lapsus...); -S est la barre du refoulement à travers quoi

28. Alexandre Koyré, *Etudes newtonniennes*, Paris, Gallimard, 1968, particulièrement : la gravitation universelle de Kepler à Newton.

le refoulé, s, se manifeste de manière répétitive (retour du refoulé) dans les failles de la chaîne S. Ainsi tout à fait comme le pose Peirce, bien connu de Lacan, « tout Signe est-il remplaçable par un autre Signe équivalent ou plus développé ». Mais dans la lecture analytique, le Signe n'est pas tant remplaçable par un autre Signe en fonction du sens, il l'est le plus souvent au seul niveau du Signifiant, en tant que de Signifiant en Signifiant il mène à ce Signifiant ultime que le Phallus articule à l'Objet. Je pense ici à l'exemple de Freud, à la miche de pain au goût fabuleux *Laib*, qui s'articule sur son homophonique allemand *Leib* (le corps) amorçant ainsi cette chaîne verticale (le discours inconscient) qui plonge de maillon en maillon vers l'Objet érotique : contrairement à la chaîne métaphorique S qui enchaîne les Signifiants horizontalement dans le monde illusoire du Sens. Lorsque le mot à traduire a valeur d'amorce de l'une de ces chaînes verticales, laissée au soin de la découverte du lecteur, on peut imaginer la perplexité du traducteur en ce qu'il doit trouver, dans une autre Langue, le mot qui, apparu dans le contexte horizontal où se déploie le sens (celui du discours conscient), renverra à des associations homophoniques successives et verticales qui devront plonger vers le même Objet.

2) Un cas plus délicat encore est celui des anagrammes. Saussure a consacré les dernières années de sa vie à déchiffrer dans certains textes « les mots sous les mots²⁹ » : les anagrammes. Ainsi peut-il lire dans une phrase de Chateaubriand, prise dans un portrait de Lucile sa sœur :

Tout *lui* était *souci*, *chagrin*, *blessure*

Lu ; ; ; ; ; ; ; ; ; ci le (Anagramme, *Lucile*)

ou bien encore dans ce vers de Baudelaire :

Je *sentis* ma gorge serrée par la main *terrible* de l'hystérie

Hy s térie (Anagramme, *Hystérie*)

Coïncidences, hasard ? Pourquoi ne pas y voir le jeu inconscient des Signifiants, beaucoup plus vraisemblable que l'invraisemblable hasard. Mais quoi qu'il en soit, quel casse-tête chinois pour le traducteur qui voudrait respecter la trace signifiante anagrammatique !

CONNOTATION I

Frege³⁰ distinguait la représentation associée à un signe, de la dénotation et du sens de ce Signe ; il la définissait comme « un tableau intérieur, formé du souvenir des impressions sensibles et des actions externes ou internes auxquelles je me suis livré. Dans ce tableau les *sentiments* (souligné par nous) pénètrent les représentations ». Il remarquait également que la même représentation « n'est pas toujours liée au même sens, car la représentation est *subjective* (souligné par nous), celle de l'un n'est pas celle de l'autre ». Parlant alors en passant de la traduction, Frege n'admet de « différence entre la traduction et le texte original qu'au *seul* niveau de la représentation ». Il s'agit en quelque sorte de la valeur Iconique du Signe (formulée par Peirce) qui renvoie à *notre* expérience passée.

29. Jean Starobinski, *les Mots sous les mots*, Paris N.R.F., 1970.

30. Gotlob Frege, *Ecrits logiques et philosophiques*.

Au fond, c'est cette notion de représentation que Bloomfield³¹ reprend lorsqu'il l'introduit en linguistique sous le terme de connotation. Celle-ci est pour lui un «élargissement de la signification», une «valeur supplémentaire», toutefois les variétés de connotations lui paraissent «si innombrables, impossibles à définir» qu'il renonce à les distinguer clairement au sein de la signification. Néanmoins ces «innombrables» connotations apparaissent surtout comme des valeurs affectives supplémentaires, essentiellement subjectives et particulières. C'est bien jusqu'à Martinet, dans cette acception de «valeur affective supplémentaire» que la connotation sera éventuellement évoquée par une partie des linguistes: ainsi pour Sorensen, ce sont des «charges émotives», pour Morris, «des informations additionnelles» ou «des Signes à caractère affectif», pour Weinreich, «des affects».

Mounin³², lorsqu'il résume la tradition linguistique concernant la connotation, ne dépasse pas cette notion de valeur affective: qu'il désigne la connotation comme «l'attitude affective du locuteur envers les signifiés de l'énoncé» ou «l'attitude affective (individuelle ou sociale) de l'auditeur seul envers les énoncés du locuteur» ou, enfin «l'attitude affective qui est commune au locuteur et à l'auditeur à l'égard de l'énoncé» où Mounin voit, tout de même, le cas des connotations qui traduisent «l'affectivité la plus socialisée».

Nous ne garderons pas cette conception de la connotation comme valeur affective surtout parce qu'il apparaît nettement dans la pratique psychanalytique que ces «affects» liés au Signe, n'indiquent qu'une chose: la plus ou moins grande proximité du Réel, de l'Objet du Désir ou de ces Objets partiels (si profondément décrits par Mélanie Klein) au terme d'une chaîne de Signifiants verticale (si je puis dire) dont les éléments les plus profonds sont ces *Vorstellungsrepräsentanz* les plus fortement refoulés, et refoulés avec l'affect qui avait accompagné, dans les époques primitives de la constitution de l'Inconscient, leur fixation aux pulsions.

Il n'y a pas d'affect lié au sens. Lorsqu'il apparaît comme tel, l'analyse a tôt fait de montrer qu'il est lié aux Signifiants, aux Représentants-représentation, et qu'il est d'autant plus intense que la représentation (le Signifiant) est plus proche de l'Objet du Désir, et du phallus comme articulation au Réel.

C'est parce que tout le poids du travail poétique porte sur le Signifiant, le plan de l'expression, que la poésie peut être dite affectivement marquée, survalorisation du Signifiant qui s'étend du phème ou du phonème à la forme grammaticale ou même spatiale de l'énoncé. Signalons à ce propos les travaux de Fonagy³³ sur les phonèmes et la valeur affective (socialisée, commune à un grand nombre d'individus) qu'il leur attribue du fait des modalités articulatoires de leur prononciation qui sont proches d'autres activités physiologiques comme la succion par exemple, mouvement essentiel dans la constitution de l'érotisme oral: ainsi le l, qui dans beaucoup de langues diverses est rattaché à la notion de douceur, de sucré: «le lait archétype de tout liquide qui servira de nourriture figure probablement comme un lien secret qui associe le son l au terme de

31. Louis Bloomfield, *le Langage*, Paris, Payot, 1970.

32. Georges Mounin, *les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, N.R.F., 1963.

33. Ivan Fonagy, «Les bases pulsionnelles de la phonation», *Revue française de psychanalyse*, t. XXXIV, n° 1, et t. XXXV, n° 4, 1969.

« liquide », à la couleur blanche et à la sensation d'un liquide qui coule doucement en poésie :

*Avec le doigt fané presseras-tu le sein
Par qui coule en blancheur sibylline la femme...*
(Mallarmé, *Don du poème*)

On peut remarquer l'aide considérable que l'étude de Fonagy, peut apporter à la traduction de la poésie.

Avec Hjelmslev, quelque chose de nouveau est produit dans le domaine de la Signification sous le nom de connotation. Nous avons vu comment Hjelmslev *situe* les langages de connotation; mais son analyse en est relativement brève et seulement esquissée, toutefois il lance un germe qui sera repris par Barthes et fleurira à travers toute son œuvre, lorsqu'il propose de considérer la littérature comme un langage de connotation par rapport à la langue qu'elle utilise. Ce n'est pas la connotation qui appartient à l'espace littéraire, mais la littérature qui appartient aux langages de connotation.

CONNOTATION II: CONTEXTE/TEXTE

La barre de séparation/entre les deux mots (contexte et texte) ne signifie pas ici opposition, mais *pliage*, rabattement.

Je lis dans *Fiches*³⁴ cette remarque de l'aphorisme 12: «*Das meinen stellt man sich hier als eine Art geistiges Zeigen, Hinweisen vor.*» Comment comprendre, traduire *Meinen* ?

Dans son emploi courant, *Meinen* peut être remplacé par «vouloir dire, entendre» (au sens de «qu'entendez-vous par la?»)

Dans son emploi plus relâché: *Meinen* peut remplacer *denken*, et signifier «penser».

Dans son emploi dans le discours de la philosophie, il s'oppose à *denken* comme *νοῦς* à *δόξα*, ou la pensée à l'opinion.

Parmi ces possibilités divergentes comment choisir?

La phrase de Wittgenstein déjà, découpe dans cette polysémie un secteur de sens plus restreint puisqu'il nous dit que *Meinen* peut être représenté «par une façon qu'a l'esprit de montrer, d'indiquer».

La lecture des *Fiches*, ou du moins de tous les énoncés réunis sous ce titre, nous montrera que *Meinen* conserve tout au long, à peu près la même extension sémantique.

C'est l'ensemble des énoncés dans lesquels les Signes (*Meinen* ou «désigner» ce par quoi Jacques Fauve le remplace dans sa traduction française de *Fiches*) conservent une extension sémantique (une étendue de sens) *constante*, que nous nommons Contexte du ou des Signes.

Ce Contexte peut se limiter à un texte complet d'un auteur, ou une portion de texte, mais il peut s'étendre à d'autres textes du même auteur ou même

34. Ludwig Wittgenstein, *Fiches*.

d'autres auteurs. Dans les œuvres d'un même auteur on peut distinguer plusieurs Contextes. C'est le cas chez Freud par exemple où l'extension sémantique du concept d'Inconscient change en même temps que change le Contexte de son occurrence. C'est ainsi que l'on reconnaît généralement deux topiques chez Freud, s'articulant autour de l'introduction dans la théorie du Principe de Répétition et de l'Instinct de Mort, qui modifia profondément la notion d'Inconscient, modification qui eut pour conséquence un remaniement du premier contexte de son occurrence (la première topique) en un second contexte (la deuxième topique).

Rechercher le Sens d'un Signe, c'est donc repérer son extension sémantique dans un Contexte donné, mais c'est aussi repérer ses transformations, ses modifications successives, corrélatives aux modifications contextuelles 1) soit par passage dans un contexte contemporain: par exemple le mot «représentation» dans le contexte psychanalytique qui remplace en français le signe allemand *Vorstellung* et à quoi est dévolu le rôle de représenter la pulsion et de constituer l'Inconscient. Ces deux mêmes Signes se retrouvent dans le Contexte philosophique où ils désignent «ce que l'on se représente, ce qui forme le contenu concret d'un acte de pensée» (Lalande). L'utilisation philosophique place la représentation dans le champ du conscient et c'est ce qui différencie considérablement les deux utilisations (les deux sens) puisque, d'être liée à la pulsion, la représentation (au sens que lui donne le Contexte psychanalytique) se voit partiellement ou complètement refoulée, chassée du conscient; 2) soit par passage dans un Contexte historiquement différent. Il faut suivre pas à pas l'extraordinaire déroulement, à la manière d'une vaste fresque historique, du concept de valeur, par J. Beaufret³⁵, dans sa remontée à travers le discours de la philosophie, du Contexte nietzschéen au Contexte platonicien, afin de saisir comment l'Histoire produit le Sens en l'enroulant sur lui-même, de rupture en rupture, de différence en différence.

Le Contexte est donc *ce* qui m'est donné à lire, en tant que constitué de Signes dont ceux qui l'entourent (*in praesentia* et/ou *in absentia*) forment un système de relations qui donnent Sens aux Signes entourés: ainsi chaque occurrence des *Meinen* dans les 717 *Fiches* renvoie à toutes les autres et également aux occurrences de *bezeichnen* (que J. Fauve remplace en français par «dénoter») par rapport auxquelles le Sens de chacun des deux signes est déterminé, et ainsi de suite...

Toutefois, je ne peux pas lire des énoncés, sans que d'autres énoncés, inévitablement, ne viennent se rabattre sur ce que je lis, car ce «je» lui-même est constitué d'une infinité d'autres énoncés, d'autres contextes (que celui que «je» lit) qui ne définissent nullement ma subjectivité mais, bien au contraire, en nient la dimension individuelle et particulière. Ces énoncés qui constituent «je» sont communs à tous, leur ensemble formerait les idéologies, l'Idéologie. Et ce que j'ai défini comme Contexte, lorsque je travaille à le lire, cesse d'exister dans son illusoire clôture sur lui-même, il explose littéralement dans ce que I. Lotman³⁶, nomme le Hors-texte: «La réalité historico-culturelle que nous appelons *œuvre littéraire* n'est pas épuisée par le texte. Le texte [ce que

35. Jean Beaufret, *Heidegger et Nietzsche: le concept de valeur*, colloque de Royaumont (philosophie), n° VI, Paris, Ed. de Minuit, 1965.

36. Iouri Lotman, *Texte et hors-texte*, Paris, Ed. du Seuil, 1970.

j'appelle ici le Contexte] n'est qu'un des éléments de la relation. La chair réelle de l'œuvre littéraire [et même non littéraire] consiste en un texte, un système de relations intratextuelles, dans sa relation à la réalité extra-textuelle, vie, normes littéraires, traditions, conceptions. Il est impossible de percevoir un texte arraché à son fond.» C'est ce *fond* que Lotman appelle «réalité extra-textuelle» que je pense pouvoir ici désigner comme *texte*. Car, d'une part lorsque je lis, c'est bien sous la forme d'un Discours indéfini, une masse énorme d'énoncés divers et divergents, que cette réalité extra-textuelle est présente. Présente dès avant que j'aie touché des yeux le livre, ce en quoi on peut dire que c'est un fond, mais un fond qui pendant ma lecture sera perpétuellement sollicité par ce que je lis, et viendra se *rabattre* sur ce que je lis, le recouvrant de ce «sens second», «cette poussière d'or», «cette contre-communication», «ce bruit», «ce brouillage» dont parle Barthes. Il faut lire *S/Z*³⁷ et suivre dans le dialogue fictif de Barthes et de Balzac qui s'établit autour de Sarrazine, la patiente et minutieuse production de sens qu'est la Lecture, dans l'analyse des Connotations qui, départs de Codes, de voix, constituent le Texte: tresse ou tapisserie, comme on voudra le métaphoriser. Le Texte en effet fonctionne comme un système de Signes: dont le plan de l'expression (les connotateurs), est constitué par des énoncés de taille tout à fait variable, et le plan du contenu par les signifiés de Connotation dont la substance est constituée par ce que l'on nomme l'Idéologie: «Analytiquement la connotation se détermine par [...] un espace agglomératif, certains lieux du texte corrélants d'autres sens extérieurs au texte matériel et formant avec eux des sortes de nébuleuses de signifiés³⁸». Ce Texte est tout à la fois ce qui me permet de lire et ce qui vient *recouvrir* ce que je lis. Il est la marque même de mon aliénation au discours de «l'Autre» (comme nous le montre bien la psychanalyse), de ma division en tant que sujet. En ce sens il n'y a pas de lecture univoque possible. «Je» ne peut échapper à la polysémie, à l'emprise de la Connotation, à l'empire des signes; sauf peut-être comme le suppose Foucault, pour ceux qui au XIX^e siècle et depuis, ont tenté désespérément de retrouver l'être du langage, occulté au XVII^e siècle par la conception classique et binaire du langage, en se tournant vers ce qui dès les origines, au cœur même du langage semble se cacher: le Réel, l'Objet. Mais ce que ces tentatives (et la psychanalyse) nous montrent c'est qu'au cœur du langage, l'Objet *manque*, il est à jamais perdu et qu'au cœur du langage il n'y a plus que «cet effondrement central de l'âme» dont parle Artaud, «l'Azur» mallarméen: cette impuissance en quoi le dit poétique vient se taire, le silence auquel accède Rimbaud ou enfin la folie vers laquelle s'éloigne Hölderlin.

Le traducteur également lit ses énoncés à traduire sur fond de texte. Mais son Texte à lui est double: il est bilingue.

Si connoter est bien l'une des opérations constitutives de la lecture, elle l'est de toute nécessité de la traduction, ce en quoi, que le traducteur le veuille ou non, la Connotation recouvrira sa traduction tout comme elle recouvrait les

37. Roland Barthes, *S/Z*, Paris, Ed. du Seuil, 1970.

38. *Ibid.*

énoncés qu'il travaillait à lire. Ce pourquoi il importe qu'il tente une transposition des Connotations suscitées par les énoncés, en produisant des énoncés (la traduction des Contextes) qui susciteront des Connotations équivalentes à celles suscitées par le texte premier (l'original). Il faut donc qu'à la traduction il adjoigne la transconnotation, dans l'opération traduisante.

Plus qu'un choix, la transconnotation implique un *engagement* de la part du traducteur, de par le fait que l'énoncé qu'il choisira dans la langue seconde de la traduction sollicitera telle ou telle connotation, mobilisera telle ou telle forme de l'Idéologie, qu'il en soit conscient ou non, et du fait de son appartenance à telle ou telle réalité socio-culturelle, à tel ou tel moment de l'Histoire.

Si le traducteur tente d'entreprendre une analyse des Connotations et qu'il en fasse une tâche constitutive de l'opération traduisante, traduire commencera donc par une analyse des idéologies. C'est le chemin que Barthes nous a désigné par son travail de Lectécriture, lorsqu'il entreprit d'examiner le Sens, les sens, qui s'offraient à lui dans le travail de lecture de ceux que produisaient ce travail. Telle furent les *Mythologies* et les ouvrages qui suivirent jusqu'au *Plaisir du Texte*.

Traduire est une étrange opération, on la croyait l'opération de la fidélité et de la discrétion, en fait elle est impossible (mais au sens ou l'on dit « cet enfant est impossible ») elle est scandaleuse parce qu'elle est tout entière au cœur de la différence. Différence entre les langues, différence dans la langue. Le traducteur lui-même est plusieurs fois divisé et plus que quelque autre écrivain son activité vise et révèle la division originelle du sujet. Toute sa pratique oscille entre deux pôles: la critique idéologique la plus rigoureuse et la remontée vers le centre vide du langage, au lieu de l'objet, au seuil du silence ou de la Folie: c'est en traduisant Sophocle qu'Hölderlin a franchi ce seuil et c'est bien aussi « notre conviction que traduire est, en fin de compte folie³⁹ ».

RÉSUMÉ

Revenant à une conception ternaire du Signe (dont on sait qu'après les stoïciens on doit à Peirce de nous l'avoir proposée) nous avons pointé les nœuds où se joue l'opération traduisante (qu'elle soit reformulation, traduction proprement dite ou traduction intersémiotique, pour reprendre les distinctions introduites par Jakobson) et ceci, dans trois registres: 1) celui de la Dénotation: le rapport au Réel, à l'Objet (au sens psychanalytique du terme); 2) celui du Sens (ou de la Valeur du Signe) dans l'acception que les logiciens (Frege, Wittgenstein) lui donnent; 3) celui de la Connotation: Sens second, contre-communication, brouillage idéologique du sens, à la limite: contre-sens.

ABSTRACT

[*Translation and Transconnotation*] Returning to a triple conception of the Sign (which the Stoics tell us comes from Peirce), we have pointed out the most common processes in translation (whether it be reformulation, translation properly speaking or intersemiotic translation, to take the distinctions introduced by Jakobson) this is done on three levels: 1) Denotation: the relationship with the Real, with the Object (in the psychoanalytic meaning of the term); 2) Meaning (or the value of the Sign) in the sense that the logicians Frege and Wittgenstein give it; 3) Connotation: hidden meaning, counter-communication, ideological penumbra, and even contre-sens.

39. Maurice Blanchot, *l'Amitié*, Paris, Gallimard, 1971, particulièrement p. 69: « Traduire ».

RESUMEN

[Para traducir, traducción transconnotación] Regresando a una concepción ternaria del Signo (de la cual después que los estoicistas, debemos a Peirce de haberla propuesto) hemos apuntado los nudos donde se realiza la operación de traducir (ya sea esta reformulación, traducción propiamente dicha, o traducción intersemiótica, tomando las distancias introducidas por Jakobson) y esta, en tres registros: 1) el de la Denotación a lo Real, al Objeto (en el Sentido psicoanalítico del término); 2) el del Sentido (o del valor del Signo) en la aceptación que los lógicos (Frege, Wittgenstein) le dan; 3) el de la Connotación, Sentido segundo, contra-comunicación saturación ideológica del sentido, al límite, contrasentido.